

WAULSORT

LÉGENDE DU X^e SIÈCLE

LE FERMAIL DU COMTE EILBERT

A mon ami le marquis Ch. de Chasteler.

I

Que je les aurais aimées ces grandioses foires du moyen âge, immenses comme des villes, où l'on accourait comme à des lieux de pèlerinage, où s'étalait le luxe solide de nos lointains ancêtres, où les Byzantins et les juifs apportaient leurs objets précieux, les Maures leurs fines armures ciselées d'une polissure si admirable, leurs épées étincelantes et bleues

comme des filets d'eau miroitant sous le soleil!

Ici s'agitaient les drapiers, les rubaniers, les pelletiers, les merciers, les brodeuses, les crespinières de fil et de soie.

Devant eux chatoyaient les robes de siglaton, de cendal et de samit, les damas, toutes les riches et somptueuses étoffes. Les marchands de l'Orient, de Constantinople et de la Grèce, les Maures de l'Andalousie avaient amené leurs tissus d'or et de soie; ceux-ci tout unis; ceux-là bariolés de dessins d'animaux et de fleurs à grands ramages; quelques-uns couverts d'inscriptions arabes indéchiffrables et mystérieuses; d'autres qui reproduisaient les pieuses scènes de la Bible : les noces de Cana, le paralytique portant son lit sur ses épaules, Madeleine aux pieds du Seigneur, Lazare se levant du tombeau.

Dans un autre quartier, on voyait les pierriers, les joailliers, les émailleurs, les

mosaïstes, les batteurs d'or et d'argent, les ciseleurs sur fer, les fondeurs de boucles et d'agrafes. C'était un amoncellement de pierres précieuses, un ruissellement de perles fines, de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de pierres de toutes espèces. Les artistes grecs, les orfèvres byzantins surtout, étaient là avec leurs colliers de perles, leurs pendants d'oreilles très courts terminés par une grosse boule, leurs bracelets, leurs parures de gorge, leurs plaques de poitrine, leurs agrafes d'or enrichies de perles étrangères, leurs ceintures d'or massif, dont quelques-unes pesaient jusqu'à trois livres, comme celle de la reine Judith, leurs ornements de tête, des cercles d'or cannelés pour retenir les cheveux, des diadèmes de perles, des couronnes d'argent diaprées de pierreries, mille parures de luxe, mille belles pièces d'orfèvrerie et d'émaillerie, toutes sortes d'objets artistement travaillés et décorés de filigranes,

de plaques d'or repoussé, de pierreries, de surprenants émaux.

Un peu plus loin, les hommes trouvaient des chausses en drap, en toile et en soie ; des vestes de cuir et des bonnets fourrés pour la chasse aux loups ; toutes les pièces d'armure, la boigne, le casque conique à nasal, le long bouclier en forme d'amande tout semé d'animaux étranges et chimériques, le camail, l'épée, la hache, la masse d'armes, la lance avec sa flamme à trois pointes comme celle des lanciers d'aujourd'hui.

II

Nous sommes en l'an du Christ 944. La foire de la Thierache bat son plein.

Le comte Eilbert et la comtesse Hérésinde vinrent à cette foire comme tous les autres barons et toutes les autres

châtelaines. Ils étaient en brillant équipage comme il convenait aux plus illustres et aux plus puissants seigneurs de la contrée. Lui, très richement habillé de drap d'or, en cotte et mantel, la ceinture, le fermail et le chapeau d'or fin. Elle, parée d'une épaisse et lourde robe de samit toute garnie de rubis et de saphirs. Elle était couchée dans une large litière de soie couverte de drap d'or cramoisi. Des hérauts, des archers, des clairons et des timbaliers marchaient devant la litière ; des chevaliers et des pages, tout autour. On eût dit d'une vierge miraculeuse dans sa châsse, et le cortège était aussi long et aussi beau qu'une procession de la Fête-Dieu.

Suivie de ses femmes, la comtesse Hérésinde se hâta vers les boutiques des drapiers et des joailliers. C'est qu'elle aimait à la folie les beaux bijoux byzantins, les jolis affiquets, les chatoyantes étoffes ; et elle avait bien raison de les aimer toutes

ces merveilleuses choses, car à quoi servirait, je vous le demande, d'être châtelaine et comtesse, de posséder sept villages en propre et plus de deux mille quatre cents serfs, si ce n'était pour se faire belle, pour briller comme un soleil d'été et pour avoir le plaisir de voir les plus hautains barons se brûler les ailes à cet astre éblouissant comme de pauvres petits papillons des champs ? Ah ! comme elle regrettait les étoffes minces et transparentes que les grandes et honnêtes dames portaient encore deux années auparavant, qui laissaient si bien deviner et quelquefois entrevoir les contours faits au moule, les divines carnations des épaules et des bras ! Les desservants de la mode avaient changé tout cela, et il fallait bien se résigner aux raides et lourdes robes de soie et de brocart qui drapent avec ampleur et qui font ressembler les femmes à autant de madones de bréviaire. Mais quelle ravissante madone que la comtesse

Héresinde, combien elle comptait de dévots et comme, rien qu'à la voir passer, les plus fiers chevaliers étaient pris de l'envie de se jeter à genoux !

III

Eilbert était entré dans l'enclos où les maîtres de la foire avaient parqué les différentes espèces de chevaux : les rousins forts et bien courants, les rapides petits genets d'Espagne, les douces haquenées qui vont à l'amble et sont faciles au montoir, les hauts palefrois de parade, les lourdes et formidables montures de bataille. Au milieu de toute cette bouillante et noble cavalerie, le comte eut bien vite fait de distinguer un superbe destrier d'Allemagne, d'un noir de jais avec de brillants reflets bleuâtres, robuste, nerveux, fier, farouche, impatient et

magnifique sous sa collière dorée, son caparaçon de pourpre et ses sautoirs recouverts de riche étoffe. De sa vie, le chevalier n'avait vu fleur de coursier comparable à cette royale bête.

Elle appartenait à un homme d'Église, cadet de bonne maison qu'on avait jeté dans les ordres sans qu'il en eût grande envie, et qui était pour lors chanoine de Ste-Marie Majeure. Le comte acheta le cheval; mais au moment de l'emmener, il s'aperçut à son grand déplaisir qu'il n'avait plus dans son escarcelle l'argent suffisant pour en acquitter le prix. Il venait, en effet, d'acheter quantité de chevaux de guerre, de chasse et de carrousel, et la comtesse de son côté ne s'était point fait faute d'emplir sa litière de belles robes rehaussées de fourrures, de ceintures de soie, de voiles brodés, de gants en peau de lièvre ou de cerf, sans compter les aumônières, les bijoux et un délicieux petit reliquaire portatif orné

de naïfs sujets de sainteté. Que faire? Résilier le marché? Il n'y fallait point songer, et le comte serait mort plutôt que de renoncer à cette superbe bête. Il détacha donc l'agrafe de son manteau, un fermail d'or émaillé où il y avait maintes pierres précieuses et qui valait plus de trois cents fois le prix du cheval, et il le remit en gage entre les mains du moine, en lui jurant sur son sceau de le venir payer à huitaine, foi de chevalier.

IV

Eilbert fut exact comme une horloge à réveil. Mais quand il voulut compter le prix et retirer son gage, le cupide et malhonnête clerc soutint impudemment n'avoir jamais conclu de marché avec lui, allant, dans sa feintise, jusqu'à jurer sur les saints Évangiles qu'il ne le connaissait

point et ne se souvenait même pas de l'avoir vu quelque part.

Outré de colère, le comte revint en toute hâte à Waulsort, et incontinent il réunit ses six frères : Hude de Roise, Héribert sire de St-Quentin, Gérard châtelain d'Oudenaerde, le comte Boson, Wivérus qui avait sept pieds de haut, et Macuard le vénérable évêque, tous puissants, tous illustres, tous redoutables. Ils étaient amis; ils étaient frères; l'injure de l'un était l'injure de tous. Ils firent serment de ne point ôter leur chemise de guerre que leur frère ne fût vengé.

— Eh! eh! monsieur le moine, grognait le comte Wivérus, il paraît que nous voulons faire connaissance avec les corbeaux, puisque nous vilainons ainsi les barons ni plus ni moins que s'ils étaient de pauvres marchands des routes. Il me semble que pour un vieux toussueur, le paillard est encore bien jeune au métier. Tout doux, mon gros ribaud. Nous allons,

nous les gentils chevaliers, vous faire passer docteur en gaie science et vous enseigner à faire des gambades et des grimaces au bout d'une jolie corde toute neuve que nous attacherons au haut de votre clocher. Eh! danse donc, mon petit moine tondu; eh! danse donc!

Ainsi riait Wivérus, le grand comte fauve et velu comme un ours des montagnes, et il se frottait les mains en songeant à toutes les armures qu'il allait pouvoir bosseler et fêler. Pensez donc! Son casque, son haubert et sa lance pendus au clou depuis quinze longs jours commençaient à moisir d'ennui. Quand même cela ne ferait que dérouiller un peu toute cette ferraille, ce serait toujours autant; et en homme probe qu'il était, Wivérus en savait grand gré à son bon frère Eilbert.

— Beaux sires, aux échelles!... Les comtes arrivèrent devant la ville au premier coup de vêpres. Aux chandelles

allumantes, c'était chose faite : la bourgade était détruite, la foire saccagée, l'église brûlée, et le corps du gros frère se balançait aux branches, attendant la visite des corbeaux. Caché sous son froc, on avait retrouvé le fermail du comte Eilbert.

V

Un an se passa. Puis, Eilbert ne se repentant point, Dieu le frappa dans ses biens, dans ses vassaux, dans ses enfants, et lui-même tomba malade atteint d'un mal inconnu. Il fit venir un vieil ermite renommé pour ses austérités.

— Comte Eilbert, lui dit ce saint homme, vous avez péché contre le Ciel et contre Dieu en violant et brûlant ses églises, en portant la main sur ses prêtres. La faute a été immense. Immense doit être l'expiation. Dieu le veut ainsi. Bâissez autant

d'abbayes que vous avez de châteaux, peuplez-les de moines qui prieront pour vous, dotez-les richement ; et quand vous aurez accompli cette tâche austère, peut-être que Dieu vous pardonnera en considération de votre repentir.

Il dit et s'en alla.

VI

Or, Eilbert avait sept châteaux comme le roi de Bohême, et c'est pour cela que quand on voulait le distinguer de ses frères, on l'appelait le Comte-aux-sept-châteaux. Ainsi plus tard, dans nos contrées aussi, il y eut les Chasteler de Moulbaix, les Chasteler de Courcelles et les Chasteler-aux-six-châteaux.

Le comte avait sept châteaux, il bâtit sept abbayes ; et ses frères, qui l'avaient aidé à commettre son crime, l'aidèrent à

les doter. La plus belle et la plus richement apanagée fut Waulsort, jusque-là la résidence préférée du comte. Pour tailler les chasubles des officiants et pour habiller les madones les jours de fête, la comtesse donna ses damas et ses brocarts au cliquetis somptueux. Pour enrichir les châsses, les reliquaires, les ostensoirs et les ciboires, elle donna ses perles, ses pierreries, tous ses plus beaux bijoux. Pour orner les grands Christs d'ivoire qui pleurent des larmes de sang, elle donna ses rubis.

VII

Ce fut aussi au trésor de cette abbaye que le comte abandonna le riche fermail qui lui avait été si funeste. Ce chef-d'œuvre appartenait à la plus florissante époque de l'art byzantin. Il était formé d'un animal chimérique qui servait à

agrafer le manteau et qui reliait entre elles deux larges et épaisses plaques d'or battu. Ces plaques étaient toutes bordées de grenats à la teinte vineuse, à l'éclat merveilleux, et de barylis, sortes d'émeraudes d'un vert bleuâtre et transparent. Au centre des plaques, on admirait de précieux émaux, remarquables par la vérité et la richesse des carnations, la chaleur et la variété des tons, l'exquise harmonie des couleurs. Ces émaux reproduisaient l'histoire de la chaste Suzanne.

Sur la première plaque, on voyait Suzanne prête à entrer dans le bain. Déjà, elle s'est dépouillée de ses voiles. La robe et la chemise qu'elle vient de quitter sont suspendues à une branche. Elle est assise sur un linge, au bord d'un bassin, le pied droit pendant dans l'eau, le pied gauche appuyé sur le genou droit, les deux mains relevées au-dessus de la tête et achevant de dénouer une massive chevelure qui se déroule et glisse sur

les épaules. Tout le corps se penche en avant dans une pose ingénue et charmante. On ne pourrait imaginer une plus chaste beauté, rêver plus d'innocence unie à plus de grâce, plus de candeur à plus de séduction. La baigneuse se croit seule et loin de tout regard indiscret, au fond de son grand jardin bien clos, sous l'impénétrable ombrage d'un figuier aux larges feuilles. Et cependant son beau corps semble frissonner. Est-ce la fraîcheur de l'eau où baigne son pied qui la fait trembler ainsi, ou bien les yeux ardents des vieillards qu'elle ne peut pourtant apercevoir, mais que son corps pudique pressent peut-être? Ils sont derrière elle, dans le lointain. Ils se traînent sur leurs genoux, se blottissent, s'accroupissent, s'avancent avec des précautions de bête, en se dissimulant et en rampant; avides, haletants, infâmes sous leurs grands cheveux vénérables qui descendent sur leurs épaules en larges flots

blancs majestueux, avec leur longue barbe d'argent qui les fait pareils à des patriarches. Dans le fond, au tournant d'un palais à l'architecture bizarre, des femmes, les suivantes qui viennent d'aider la baigneuse à se déshabiller, s'enfuient en échangeant avec les vieux débauchés des signes d'intelligence.

La suite de la légende était représentée sur l'autre plaque. Suzanne a entendu les vieillards. Elle s'est levée, a saisi ses vêtements et cherche à s'en couvrir. Placée entre les deux complices, d'un bras elle cache sa gorge, tandis que de l'autre elle retient des linges qui s'échappent. Elle est penchée vers le vieillard de droite qui, d'un geste, semble lui dire qu'ils sont seuls et loin de tout regard. L'autre contemple son bras, ses épaules, sa gorge, ses reins et tend les mains comme pour arracher les dernières draperies qui la défendent encore. La sublime femme lève vers le ciel des regards

sûrs de Dieu et sûrs d'elle-même. Nul effroi sur son beau et séraphique visage, nul tremblement, nulle inquiétude même, mais une honte immense et sans nom, une douleur plus qu'humaine, un mépris écrasant et farouche. L'expression était d'une grandeur biblique. Suzanne n'était plus une femme. C'était l'héroïque et grandiose image de la chasteté conjugale, de la vertu et du devoir.

VIII

Ce fermail, comme bien l'on pense, était la merveille de Waulsort. Une fois l'an, les moines l'exposaient en grande pompe dans leur église abbatiale. Nobles, curés des villes et des villages, bourgeois et manants, tous accouraient pour le contempler. On l'admirait à genoux; on le baisait comme une relique.

Rien qu'à le regarder, on s'éprenait des belles et grandes choses d'art et de sainteté; et c'est à sa présence dans le trésor de l'abbaye, à la vie passée côte à côte avec le chef-d'œuvre qu'on doit cette lumineuse pléiade de moines orfèvres et émailleurs qui brilla dans Waulsort et illustra ses premiers commencements. Parmi eux, le plus grand fut Érembert, qui trépassa l'an du Seigneur 1033 et qui est regardé comme l'un des plus magnifiques ouvriers de son temps. Son église avait de lui deux bas-reliefs d'argent, dont l'un recouvrait le grand autel et l'autre la châsse de saint Éloque.

IX

Le fermail avait encore une autre vertu, miraculeuse, étrange, presque incroyable. La nuit qui précédait ses grands

vœux, le novice était enfermé dans la cathédrale énorme, toute pleine de silence et de ténèbres, seul, sans un flambeau, sans une veilleuse. Au milieu du chœur était posée l'agrafe du comte Eilbert. Tout à coup, au plus épais de la nuit, les émaux s'éclairaient, grandissaient, s'animaient; les arbres frissonnaient; l'eau de la fontaine murmurait en s'égouttant; la chemise et les voiles suspendus aux branches du figuier allaient et venaient comme bercés par un doux zéphyr; Suzanne, ses suivantes, les vieillards, toute cette scène revivait sous les yeux du jeune religieux. Suzanne était moins chaste; les vieillards moins laids, presque jeunes. La baigneuse ne les repoussait plus. Elle leur souriait, découvrant, dans son coquet sourire, ses dents d'enfant blanches comme du lait. Ils la prenaient entre leurs bras. Elle se débattait doucement, point en colère, point mécontente, heureuse plutôt. Ses suivantes venaient la rejoindre, jeunes et

fraîches comme elle; l'une, rousse, aux formes plantureuses, aux riches carnations; l'autre, mince et svelte, brune comme le soir. Toutes les trois se jouaient, badinaient, riaient, folâtraient, se plongeaient dans la fontaine, en sortaient toutes ruisselantes de tremblantes gouttelettes qui leur faisaient comme une tunique de perles bleues.

L'hallucination continuant, les vieillards et les suivantes disparaissaient. Le moine et la baigneuse restaient seuls en présence dans l'obscurité complice. Lui, sous le froc de bure, amaigri et pâli par les jeûnes sans pitié et les longs agenouillements, la nuit, sur les dalles glacées de la cellule. Elle, riieuse et folle, superbe et triomphale en sa blanche et perverse nudité. Elle sortait de son cadre d'émeraudes et de grenats, descendait les marches de l'autel, s'avavançait, câline et provoquante, cambrant ses reins. Un charme irrésistible se dégageait des

grâces de son corps. Elle fixait sur le jeune religieux ses yeux troublants aux lumières diamantées. Elle lui murmurait à l'oreille toutes sortes de propos charmeurs, de petites phrases gazouilleuses, d'ardents mots de caresse, toutes les caresses de la voix et de l'haleine; elle lui disait la tendresse passionnée, les joies infinies des amants et comme il est bon de vivre et de s'aimer.

Aux premiers feux du jour, dès que l'aube bleuissait aux hautes fenêtres du sanctuaire, l'abbé entrait, suivi de ses moines. Bien des novices s'enfuyaient alors. Ceux qui demeuraient devenaient des saints.

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELÈNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Terarken, 6.

BRUXELLES
J. LEHÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRAINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
HERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BŪVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383